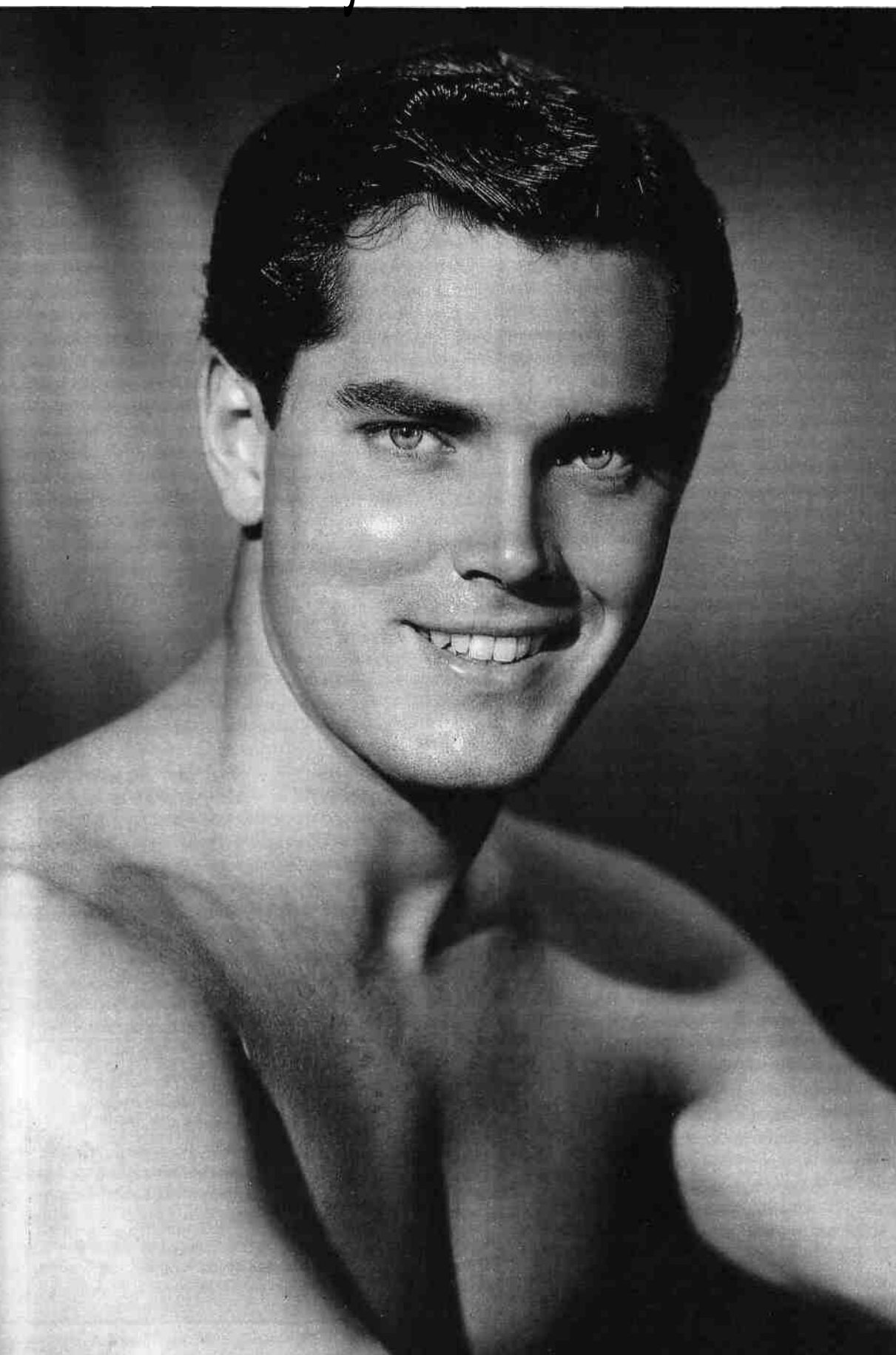




Joan Mac Trevor : ma vie avec les stars

52. Jeffrey HUNTER était vraiment trop beau !



Depuis trente-sept ans, notre correspondante permanente à Hollywood partage la vie des stars et de ceux qui les ont placées au firmament du cinéma américain. Elle se résout enfin à publier ses souvenirs. Au fil de la plume, voici ceux qu'elle a partagés avec Jeffrey Hunter.

D'abord, j'ai fait comme tout le monde. Je me suis demandé comment il était possible d'être aussi beau et d'avoir ne fut-ce qu'un petit brin de talent! Réaction sommaire, je le confesse. Pour mon excuse, vous devez savoir qu'en ce temps-là, Jeffrey Hunter était une espèce de merveille de la nature. Qui aurait pu résister à ses yeux bleus ou plutôt bleus-bleus?

Ce physique d'exception ne lui a pas joué que de bons tours. Au contraire. Il a fallu qu'il démontre aux financiers de la pellicule et aux metteurs en scène qu'il était capable de jouer autre chose que les jeunes dieux, muets de préférence...

A cause de ses yeux

Longtemps, il a traîné après lui la réputation d'un prétentieux imbu de sa merveilleuse personne. Or, moi qui l'ai bien connu, je puis vous affirmer qu'il ne l'était nullement.

Jeffrey est mort accidentellement, il y a une vingtaine d'années, mais j'ai conservé de lui le souvenir d'un garçon plein de charme, les pieds sur terre et qui s'attristait qu'on ne l'ait pas toujours pris au sérieux.

Jeff Hunter : il a dû démontrer aux producteurs qu'il était capable de jouer autre chose que les jeunes dieux, muets de préférence...



descente en flammes du film organisée par «Time», qui parut en octobre 1961, quelques semaines après la sortie du film sur les écrans :

«Voici bien», écrivait la critique de «Time», «la plus usée, la plus ridicule, la plus idiote et la plus monstrueusement vulgaire de toutes les histoires bibliques que Hollywood ait produites depuis dix ans. Quant à l'ersatz de Christ qu'on nous montre à l'écran, il est à peine mieux qu'un blasphème...»

Et j'ai gardé pour la fin la volée de bois vert réservée au pauvre Jeffrey :

«D'accord», poursuivait le «mitrailleur» de «Time», «le Christ est un rôle impossible à jouer. Mais qu'est-ce qui est passé par la tête du producteur de confier cette interprétation

au jeune Hunter, avec son physique de bellâtre à la gomme pour magazine populaire, sa tête molle, avec son vague sourire en coin, ses yeux-porcelaine de bébé et visiblement tout ce qu'il faut pour interpréter un rôle de marin revu par Hollywood?»

Soyons honnête! Tout le monde dans la profession n'a pas eu cette brutale intransigeance. Pour «Variety», le grand magazine américain du show-business, «Le Roi des Rois» était un film intéressant, promis à un succès certain parce qu'il était destiné à toucher les cœurs. But atteint, du reste...

A la mesure de son travail

J'ai toujours pensé que la hargne de journalistes mal



Jeff Hunter en compagnie de Joan Mac Trevor qui, pas plus que des millions d'admiratrices de par le monde, ne résista à ses yeux bleus...

C'est vrai que j'ai connu des critiques qui ne lui ont jamais, vous entendez bien JAMAIS, pardonné d'être aussi beau. Avant d'entamer ce chapitre de mes souvenirs, j'ai relu quelques-unes des critiques que publièrent mes confrères américains à la sortie du «Roi des Rois» où le beau Jeffrey incarnait le Christ.

Je passerai sous silence les commentaires condescendants du genre «bah, après tout, il ne s'est pas mal débrouillé, le petit jeune homme...». Je ne m'attarderai guère à la controverse principale qui concernait un détail physique de ce Christ de cinéma :

«Un Jésus avec des yeux bleus, cela ne s'est jamais vu!...»

Non, je m'en tiendrai à la **Barbara Rush et Jeffrey Hunter au temps des jours heureux : Ils ont divorcé parce qu'elle invoquait sa "cruauté mentale"...**



lunés au moment de s'attabler à leur bureau était excessive. Le jeune Hunter, je l'ai fréquenté durant des années. Nous avons passé des heures en tête à tête, lui à m'expliquer sa vie, sa carrière, et moi à l'écouter. A la longue, je le connaissais bien, me semble-t-il.

Pour moi, Jeffrey Hunter est un garçon méritant. Méritant pour la raison que je vous expliquais en commençant. On pardonne difficilement à un acteur d'être idéalement beau. Méritant parce qu'il a toujours fait de son mieux pour valoir l'argent que lui payaient les studios. Et vous savez qu'ici, c'est une qualité majeure. Les gens surfaits, les fumistes ne durent pas longtemps. Je suis donc convaincue que Jeffrey n'aurait pu, selon l'expression de Winston Churchill, «tromper tout le monde tout le temps».

Cela ne signifie pas que je le considérais comme l'égal de Laurence Olivier ou de Louis Jouvet. C'était un bon comédien, consciencieux, qui a réussi une carrière à la mesure de son travail et de ses talents. Lorsqu'il est mort, bêtement, d'une chute, le 27 mars 1969, il avait tout de même quarante-sept films à son actif. Et je vous prie de croire que, dans les coulisses de Hollywood, la bataille pour la vie est telle qu'un demi-sel professionnel n'aurait eu aucune chance d'aller au-delà de trois ou quatre films.

Ce n'est donc pas pour ses beaux yeux — et Dieu sait qu'ils l'étaient! — que les producteurs ont cautionné une carrière cinématographique comme celle-ci.

Même le vieux John Ford s'était laissé prendre à ce que j'appellerai «l'anti-mythe» Jeffrey Hunter. Cette histoire qui est authentique, je vous le garantis, remonte à 1954. Ford s'apprêtait aux premiers tours de manivelle d'un film qui devait s'intituler «La prisonnière du désert». Il lui fallait un deuxième rôle masculin, le premier étant confié à John Wayne. Hunter s'en alla rendre visite au metteur en scène :



Dusty, sa seconde épouse, affirma avoir été une femme battue!

«Le film que vous commentez m'intéresse...»

John Ford le considéra un bref instant et marmonna :

«...z'êtes pas le personnage, mon vieux. Je regrette».

Un autre que Hunter se serait «satisfait» de ce jugement sans appel et n'aurait pas réclamé son reste. Il revint le lendemain se montrer à Ford. Il s'était fait la tête du personnage, maquillé et perçuqué. Cette fois, le célèbre metteur en scène n'hésita plus :

— Ça va, Jeff. J'ai compris. Je me suis trompé. J'ai bien l'impression que ça ira, au contraire.

Avec son père et sa mère

Non seulement, Hunter tourna le film mais c'est Ford en personne qui le recommanda à Bronston, le producteur du «Roi des Rois», pour un rôle dont le moins qu'on puisse en dire avec le recul est qu'il était «casse-gueule».

Souvent dans ce métier de fou qu'est le cinéma, surtout le métier de cinéma à Hollywood, la réussite professionnelle se paye cher sur le plan privé. Pas toujours, j'en conviens. Mais les exceptions sont de celles qui confirment la règle com-

munément admise. Hunter n'y a pas échappé.

Son enfance, dont il m'a si souvent parlé, fut parfaite. Son adolescence aussi. Il était né dans une famille aisée, le 25 novembre 1925, et se nommait en réalité Henry MacKinnies Jr. Ses parents, qu'il vénérât, je les ai rencontrés à de nombreuses reprises sur les plateaux hollywoodiens.

Très fiers de leur Henry, ils venaient le voir travailler et le soutenir de leur présence. M. MacKinnies Sr était un personnage rondet avec des lunettes d'écaille et une calvitie toute rose. Sa femme me fit l'impression de la parfaite bourgeoise américaine, toujours tirée à quatre épingles mais à cheval sur les principes. Comme nous n'avons jamais échangé que quelques phrases, je ne puis vous garantir le bien-fondé de mon jugement.

Aux yeux de Jeffrey, sa mère avait toutes les qualités. Elle fut même à l'origine du premier divorce de son fils. Cela je peux vous le certifier, l'ayant vécu de près.

Vers 1950, le beau Jeffrey avait rencontré une starlette sans beaucoup d'avenir qui se nommait Barbara Rush. Ce fut, paraît-il, le coup de foudre réciproque. Je n'en sais rien puis-

que à cette époque, je n'avais pas encore débarqué dans la capitale du cinéma américain. Jeff lui-même me l'a raconté des années après.

Au bout de quelque temps s'installa entre eux ce que les tribunaux californiens qualifient «d'incompatibilité d'humour».

«Alors que j'avais été follement épris», m'expliqua Jeff, «Je me rendis compte que nous n'avions rien, mais alors rien du tout en commun».

Dans le même temps, il était arrivé à Barbara de me prendre à part :

— C'est horrible, Joan. Vous ne pouvez pas savoir comment il me traite! D'abord, il ne se passe pas un jour sans qu'il ne cherche à m'humilier. Il dit que je ne sais pas cuisiner comme sa mère, que mon ménage est mal tenu, pas comme celui de sa mère...

A l'heure d'obtenir une pension alimentaire devant un tribunal américain, ce furent les arguments qu'elle ressortit. A son égard, Jeff se serait conduit avec une cruauté mentale sans exemple. Bref, il fallait que cela finisse d'une manière ou d'une autre. Mal, de préférence.

Une autre chanson

Le deuxième coup de foudre fut réservé à Dusty Bartlett, une jolie brune toute en jambes, qui, elle aussi, avait succombé au bleu azur des yeux de Hunter. Ils se marièrent, eurent deux fils, Todd et Scott. Plus Steel, le garçon que la jeune femme avait eu d'un précédent mariage.

Cette fois, au moment du divorce, ce fut une autre chanson.

«Il boit souvent, Monsieur le juge», affirma Dusty. «Et quand il a un verre dans le nez, il me tape dessus. C'est intenable».

Ici, la lune de miel n'avait duré que quelques mois, l'enfer conjugal plus de sept ans.

Quand ils se séparèrent en 1967, j'invitai Jeff à un déjeu-

ne amical car c'est dans les moments délicats que nous avons le plus besoin de nos vrais amis.

Décrire son état d'esprit comme celui d'un grand désenchantement serait peu dire. Ce jour-là, j'eus le sentiment que Jeffrey Hunter souffrait de cette injustice d'être trop bien fait et d'en être pénalisé dans tous les compartiments de son existence. Il en ressentit le plus grand tort dans son métier, ainsi que je vous l'ai raconté. Sa vie privée aussi en a pâti. Les femmes se jettaient à la tête de ce mâle extraordinaire et lui, un peu naïf, croyait que l'heure venait de sonner du grand amour.

Cela dit, j'ignore si les griefs de ses deux épouses étaient fondés et s'il fut vraiment le tyran domestique qu'elles décrivaient aux magistrats américains.

Vingt ans après

Ses déboires n'ont pas empêché Jeff de convoler une troisième fois, quelques mois avant sa mort. Nous nous étions vus sur un plateau. Entre deux prises de vues, il m'avait confié :

— Cette fois, je crois que ça y est. Il faut que vous la



Alors qu'il tournait "The man from Galveston", avec Jack Elam, Jeffrey se fit photographier sur le plateau en compagnie de ses parents.

rencontriez. Elle est merveilleuse...

Elle s'appelait Emily MacLaughlin. Je ne la connaissais pas. Je ne la connaîtrai jamais. Ils s'étaient mariés au début de 1969. Et le 27 mars suivant...

Curieux! En remontant ainsi vingt années en arrière pour retrouver Jeffrey Hunter dans les ultimes journées de sa vie,

je me souviens d'un mot qu'il aimait répéter surtout après que sa carrière ait commencé à prendre tournure :

— Ce qu'on appelle la chance, Joan, c'est lorsque se présente une opportunité mais

qu'on s'y est préparé.

Ce soir, seule dans mon bureau, en tête à tête avec ma machine à écrire, je me demande si le cher Jeff a vraiment eu de la chance...

Joan Mac TREVOR

Ce jour-là, Jeffrey était allé rendre visite à sa femme, Barbara Rush qui tournait "Le secret magnifique" en compagnie de Rock Hudson.

